

Formose et ses Aborigènes

par Florent MORTIER

Formose, la belle comme disaient les Portugais lors de la découverte, est comme un navire amarré devant la côte chinoise.

Elle a surgi de l'océan à une époque inconnue.

Les cratères de ses volcans sont presque éteints et la terre y tremble rarement. Une longue et haute chaîne de montagnes (2.000 - 3.000 - 4.000 m) court du nord-est au sud-ouest. Le mont Niitaka ou Morrison dresse son sommet au milieu de l'île. Les rivières, plus courtes à l'est qu'à l'ouest, serpentent de toutes parts vers l'océan.

De tout temps, l'île fut une tour de Babel pour les peuples. On y entendit tous les dialectes de la Chine et de Malaisie. Les Portugais y abordèrent avec Albuquerque, les Hollandais y établirent d'éphémères factories et forteresses; les Japonais en firent une colonie.

Très tôt les pirates chinois y avaient des repaires redoutables aux navires de commerce; y dépouillaient et rançonnaient les naufragés, les mettaient en prison ou les massacraient.

Les Hakka du Cantonais, les Chinois du Foukien cultivaient les belles terres et repoussaient vers l'intérieur des hauts plateaux les bandes de Malais, avides de couper les têtes humaines.

Retraçons brièvement quelques faits de l'histoire de Formose et de ses rapports avec l'Europe.

Le commerce direct de la Chine avec les Européens fut inauguré par les Portugais. En 1511, Alfonso d'Albuquerque s'empara de Malacca. En 1545 et 1549 un ordre d'extermination générale des Portugais fut donné par l'Empereur de Chine. En 1557, Macao fut établie comme un poste central de commerce entre la Chine et le Portugal.

C'est en 1622 que les Hollandais prirent pied à Formose.

En 1635, les Portugais possédaient les premiers l'île et établirent un fort à Taiyan, la capitale d'aujourd'hui. C'est en cette année qu'ils cédèrent l'île aux Hollandais.

Lors de l'invasion des Mandchous en Chine, le Général Chin-Che-Koung, Coxinga, se retira à Formose et continua à y soutenir la cause de la dynastie des Ming. En 1683, un des successeurs du général se rallia aux Tartares.

En 1883-1885, le général français Courbet établit une tête de pont à Kelung, port du nord de Formose.

L'amiral japonais Ito fit en 1895 le blocus de l'île et obtint par le traité de paix du 17 avril de Shi Mono Saki que l'île lui fût cédée.

En 1943, après la défaite japonaise, le gouvernement de Nanking prit à charge l'île de Formose.

En 1947, les Formosiens se révoltèrent et réclamèrent l'autonomie. Les dernières forces chinoises du Kouo-Ming-Tang se sont réfugiées dans l'île, disposant de la flotte chinoise et de l'aviation.

Le président Truman, des Etats-Unis, fit une déclaration de non intervention et lors des hostilités en Corée, le 27 juin 1950, il donna ordre à la flotte américaine d'assurer la neutralisation de l'île.

A son tour, le président Eisenhower déclarait le 2 février 1953 que les Etats-Unis ne s'opposeraient pas à la reprise d'activité des troupes chinoises occupant l'île de Formose et les Pescadores.

Un pacte mutuel entre les Etats-Unis et les troupes de Formose confirmait cet engagement le 2 décembre 1954 (voir Géographie Paris, avril 1955 - le Contre-Amiral L. Lepoter).

* * *

Quelle est la situation de la population malaise à Formose ?

Le recensement officiel du 1^{er} octobre 1930 donnait à Formose une population de 4.592.537 habitants (2.353.283 hommes; 2.239.294 femmes).

En 1945 furent déportés 478.000 Japonais et rendus à leur pays. Ils furent remplacés par 2.000.000 de réfugiés et 600.000 soldats, comme nous avons dit plus haut. Après leur expulsion, les Japonais ont laissé en héritage au Gouvernement de Formose le grave problème des indigènes. On estimait leur nombre à 131.261. Le gouvernement japonais a entrepris au dernier siècle une vigoureuse action de protection des insulaires et de suppression des détestables coutumes. Certes, des progrès ont été accomplis. Qui oserait affirmer cependant que la tradition millénaire fut extirpée, alors que toute l'île n'est même pas explorée ?

* * *

La population indigène malaise tarde à se concilier avec les maîtres chinois ou japonais. Spoliée d'ailleurs de ses terres, même celle qui se prête à une certaine assimilation, se retire graduellement vers les hauts lieux ou vers la côte orientale moins hospitalière que l'occidentale. Au siècle dernier, certains gouvernements prirent des mesures énergiques contre les boucheries humaines. L'administration américaine aux îles Philippines y prêta toute son attention.

En 1902, les Anglais décidèrent de réduire par une forte expédition le nombre de coupeurs de tête à Bornéo dont les Dayaks sont alliés lointains des insulaires malais de Formose. Les opérations commencèrent au mois de juin. Toute la région fut avertie et depuis six mois les grandes pirogues de guerre, pouvant contenir jusqu'à soixante dix hommes, descendaient le Rejong pour gagner le fleuve Lupart où devait se faire la concentration. Toute la troupe formait un total de sept mille hommes. Malheureusement l'expédition atteinte de choléra dû rebrousser chemin et la cueillette des têtes se poursuivait.

Les Japonais aussi prirent à Formose des mesures de sauvegarde des vies des non indigènes. Une ligne de défense fut aménagée en coupant un chemin à travers la dense forêt. Le chemin suivait ordinairement le sommet des montagnes. Les arbres furent abattus à une certaine distance du côté des indigènes, de telle sorte qu'il fut possible de signaler l'approche des indigènes et d'ouvrir un champ de feu.

De distance à distance on construisit des édifices de garde. Il y en eut, à un moment donné, 800 munis de gardiens. La distance ordinaire était, entre les maisonnettes, d'un quart de mille.

Le rapport du contrôle des arborigènes à Formose publié par le Gouvernement, ajoute qu'il est nécessaire de parfaire les arrangements de défense par des fils électrisés et des installations de téléphone ainsi que des canons de montagne.

On déplaçait de temps à autre la ligne de garde vers l'intérieur du territoire indigène ce qui permettait des plantations, mais ces dispositions n'eurent pas toujours l'avantage à raison de l'ignorance du pays et des fréquentes incursions.

En 1902, une avance de ligne de défense nécessitait la dépense de 4.000 livres et l'emploi de 700 militaires au pays des Tajals demandait 1.500 hommes et une dépense de 12.000 livres. Devant les massacres de gardiens par les indigènes, le gouvernement eut recours à deux croiseurs.

Les Japonais, il convient de le reconnaître, ne négligeaient ni l'enseignement officiel, ni l'enseignement libre, en leur possession de Formose. La situation n'était pas facile. Les Formosiens étaient de descendance directe des premiers colons chinois de la côte. Les indigènes très frustes ne désiraient pas être instruits par les Japonais, pas plus que par des Chinois.

Vers 1923, il y avait à Formose, telle était la situation, quatre millions d'habitants divisés en quatre catégories : 175.000 Japonais, 3.500.000 Formosiens de race chinoise occasionnellement mêlés de sang indigène, 130.000 Malais et quelque 28.000 étrangers.

Outre les écoles pour Japonais, il existait vingt-quatre écoles industrielles et cinq cents écoles élémentaires comptant environ 175.000 élèves. Au surplus des écoles officielles, il y avait deux cents écoles libres

avec un total de 7.000 élèves. Il y avait trente écoles pour aborigènes avec environ 5.000 élèves. M. Minnaert, ancien président de la Société Royale belge d'Anthropologie et de Préhistoire, prit un jour l'initiative de demander au Gouvernement japonais de Formose une collection de travaux de dessins en couleurs exécutés par les élèves des écoles. Nous reçûmes vers 1934 une collection de 54 travaux d'élèves allant de 7 à 15 ans. Il était intéressant d'y constater le progrès des élèves chinois et indigènes.

D'autre part, ces productions de l'imagination de leurs auteurs constituaient un reflet de la vie de ces races mélangées.

La collection fournit les sujets dans l'ordre suivant : les temples, cortèges et processions avec géants, édifices de palais, de musée, portes de la ville, établissements industriels, raffineries de sucre, fabrication de chapeaux, séchage de tabac, neuf dessins se rapportent à la femme et son enfant, six paysages de rivières. A coup sûr, le visage de leur pays de Formose présenté par cinquante productions est fort instructif.

Les dessins de Formose occupent une place des plus intéressantes parmi les milliers de dessins obtenus en ce temps, de diverses régions du globe.

Formose nous présente, dans un cadre de la nature tropicale et subtropicale, la vie humaine dans des contrastes les plus variés.

La vie moderne s'installe dans des villes pittoresques et animées au pourtour de l'île. Au centre, sur les plateaux et dans les forêts, vit une population farouche, poursuivie au cours des siècles comme un gibier traqué, résolue à se défendre, mais pour longtemps encore inutile au progrès positif de l'humanité et condamnée à ses sombres repaires des montagnes.

LES ABORIGENES DES MONTAGNES.

Ce sont les Tche-houan ou « chenfan » des barbares crus et les premiers occupants du sol. Ils furent graduellement repoussés des plaines vers les montagnes et les forêts profondes. Le sol qu'ils occupent se prête peu à la culture; aussi sont-ils chasseurs de cerfs très abondants en ces parages. On en a dit, avec raison, que les peuples non civilisés disparaissent devant les plus évolués.

Les sauvages purs sont beaucoup plus petits que les Pépohouan de la plaine. Leurs crânes ne sont pas aussi larges que ceux des Pépo, ni aussi oblongs que ceux des Chinois. Ils ont de gros cheveux droits, noirs de jais, non coupés mais réunis avec soin en un nœud, disposés 'derrière la tête et retenus par une bande d'étoffe. Les oreilles des hommes sont percées de trous pour y passer des boucles d'oreilles très larges : les femmes en ont deux de même grandeur. On place dans ces trous des tubes de

bambou creux et des enfilades de grains pareilles à des chapelets. Les femmes ont la taille courte et épaisse, les attaches disgracieuses et les gestes masculins. Leur front est généralement bas.

Leur habitations sont peu élevées : faites de perches, de bambous, de paille. Au dehors on voit les ornements les plus chers aux « sauvages » les crânes de leurs ennemis, des Chinois exécrés, suspendus au-dessus de l'entrée (C. Imbault-Huart). Comme certaines huttes que nous vîmes au Congo chez les Batétélas, on ne pourrait s'y tenir debout.

Les tatouages sont très répandus chez les sauvages. A l'âge de quinze ou seize ans, on trace deux ou trois séries de lignes sur le front des jeunes filles. Quand elles sont mariées on ajoute une série de quatre lignes parallèles, qui part du milieu de la lèvre supérieure pour aboutir à l'angle supérieur de l'oreille; une seconde série de quatre, qui court des coins de la bouche au centre des oreilles et une troisième du centre du menton au lobe de l'oreille. Les espaces compris entre ces deux séries de lignes parallèles sont tatoués de lignes diagonales. Cette large bande de bleu d'indigo à travers le visage ajoute à la laideur naturelle des femmes.

Les hommes font aussi usage des tatouages. Celui qui a tué un Chinois et en a rapporté la tête en trophée a le droit de se faire tatouer la poitrine. Ce tatouage est composé de petites lignes parallèles unies par une ligne horizontale. Il n'est pas rare de rencontrer des sauvages ayant trente cinq ou quarante lignes ainsi tracées.

Ces mœurs barbares sont communes dans les îles d'Océanie.

Les photographies publiées en février 1950 dans la revue « National Geographical Magazine » (Washington) représentent des hommes de la tribu Taiyal dont l'un porte le couteau propre aux coupeurs de tête, l'autre porte au front le tatouage vertical et un autre sur le menton; le premier signe indique la tribu, le signe inférieur : qu'il eut la chance de couper une tête. En effet, les règles de tatouages ne sont nullement uniformes. L'administration anglaise a sévi en Nouvelle Guinée contre les coupeurs de tête : les Japonais ont entouré le pays des Formosiens de câbles électriques à haute tension pour protéger les Chinois et autres personnes contre les coupeurs de têtes.

Procédé de chasse aux têtes humaines chez les Atayal.

Cette tribu habite approximativement le centre de Formose. C'est une tribu de sauvages qui en ce siècle a évolué vers des conditions de civilisés. Les Japonais en avaient fait une tribu «touristique» chez laquelle on pouvait s'aventurer.

(*) The National Geographical Magazine (Washington, February 1950).

Voici la description et l'organisation de leurs exploits.

La chasse s'organise comme « vendetta » pour raison de sang, ou bien pour cause militaire, encore pour finir une dispute entre clans. Il arrive que des étrangers sont la victime de la coutume et même une famille tout entière.

L'organisation de l'expédition se fait d'accord avec le chef. Y participent deux ou trois ou même soixante-dix personnes. C'est le groupe qui choisit son conducteur propre.

Les hommes se donnent rendez-vous dans un endroit secret. Alors le chef de clan prend place devant eux, tenant dans la main droite une cuillère de bois, dans la main gauche des brindilles nécessaires pour constituer une torche.

« Les esprits ancestraux », dit-il, « nous ont transmis la tradition. En buvant de l'eau dans la cuillère, éclairés par la flamme de la torche, nous nous assurons bonne chance ».

On fait jaillir ensuite le feu nouveau de la pierre et la torche est allumée. Chacun des assistants plonge les doigts dans l'eau contenue dans la cuillère, et les porte à la bouche. Il prend pour lui-même du feu à la torche du chef.

De ce rite, il s'en suit la défense d'éteindre le feu nouveau du foyer, d'entreprendre quelque tissage domestique, d'avoir quelque relation avec l'adversaire de la famille en dispute, de pratiquer une cérémonie familiale, de faire du bruit, de pratiquer le vol ou l'adultère parmi les membres de même groupe.

Le conducteur de l'expédition et des aides préparent les armes, les sacs pour y déposer les têtes coupées et les ornements à porter lors du retour triomphal éventuel. La nourriture à préparer est le sel, des gâteaux de millet, du gingembre.

Pour la bonne réussite, chaque membre s'efforce d'avoir des songes favorables. En cas de non réussite, l'affaire est remise à une autre date. En cas de songe propice, deux ou trois membres du groupe s'en iront au matin à la forêt, pour apprendre par le chant de l'oiseau « Sibjep » la confirmation de la bonne augure. En cas de mauvais présage, on restera sur place jusqu'au lendemain matin; en cas de second mauvais présage, l'expédition est annulée.

Arrivé au lieu de l'embuscade projetée, on fait appel à l'âme de l'ennemi. Remarquons que même chez les Chinois de Chine l'appel de l'âme est connue, surtout immédiatement après le décès.

Le chef tenant des feuilles de camphrier, les dirige en direction des ennemis, disant : « Je tiens en mains des feuilles de camphre garantie du succès ». Et tous les participants touchent les feuilles en question.

On sait que la grande entreprise des Chinois colons de Formose est la recherche et l'exploitation du camphre. Dès lors les conjurés croient attirer les Chinois qui sont généralement l'objet de l'attaque.

Il n'est pas rare que l'agression se fasse contre les voyageurs ou quelque famille du voisinage.

La tête ou les têtes recherchées et cueillies, les conjurés se précipitent vers un endroit caché et coupent les cheveux des victimes.

De ce trophée, une partie est placée dans le sac à têtes, une autre partie distribuée entre les acteurs du drame. Et le retour triomphal au village s'organise.

A l'approche de la bourgade, on tire des coups de feu autant que de têtes ont été abattues. Le tueur même a le droit de conserver la tête au domicile et de porter un tatouage distinctif sur le corps.

La tête est mise dans un récipient et le vin est versé dans la bouche du sacrifié. Par paires les vainqueurs boiront de ce sang-breuvage; la joie, les chants, la danse achèvent l'horrible fête qui dure jusqu'au matin. Une branche portant des encoches à la tige et à son extrémité des feuilles est plantée sur le chevalet aux crânes dressé devant la hutte du tueur. Alors, un signal d'appel aux âmes des suppliciés, c'est-à-dire un bambou portant quatre bottes d'herbes, est planté aux deux bouts du chevalet.

Un autre signal sera lié aux branches d'un arbre pour rappeler le triomphe aux autres villages. Enfin un rite sacrificiel est pratiqué par le chef : il consiste à mettre une pipe de tabac dans la bouche de la tête décapitée disant : « Tu as été gratifié de notre vin et de tabac : que tes compagnons aient le même avantage; qu'il te plaise de les appeler pour se joindre à toi ». Les villageois feront le même rite l'un après l'autre. Les femmes mères de fils prendront une parcelle du dépôt de la bouche du mort, pour la donner en nourriture. Elles croient que leurs fils y gagneront en courage.

Les corps des compagnons tués dans l'expédition sont laissés en route et jetés dans les fourrés : car ils seront habités par les mauvais esprits et deviendront comme des vampires nuisibles.

L'histoire du Soho éclaire la situation des races rivales en Formose.

* * *

De tout temps, il y eut des hommes capables de réconcilier les adversaires.

Soho, un Chinois, habitait il y a un siècle parmi les chasseurs de têtes du mont Ari. Le gouvernement chinois lui avait confié, en raison de l'accès qu'il eut auprès des indigènes, les fonctions d'inspecteur des questions tribales.

De temps immémoriaux, les indigènes avaient reçu, à leur festival annuel, un condamné à sacrifier à leurs instincts sanguinaires. Soho, au contraire, leur remit un animal durant quarante ans.

Toutefois, en ce temps, il plut aux aborigènes de demander avec insistance un être humain. Le pacifique Soho leur promit d'en fournir un au matin de la fête. Les indigènes en effet avaient menacé de se saisir, le cas échéant, d'un Chinois.

« Allez, dit-il au matin, à la forêt, vous y verrez un homme habillé d'un habit rouge, portant un capuchon et un masque de même couleur ».

Les indigènes, à l'heure indiquée, dans toute leur joie, d'un coup, firent rouler sur le sol, la tête de la victime inconnue.

En la ramassant, ils reconnurent le visage de leur bienfaiteur et ami, le Chinois Soho.

La tribu jura de ne plus recommencer. Un monument fut bâti sur la tombe de Soho.

Le Baron Goto — ancien gouverneur civil de Formose — fit écrire sur une stèle un texte se terminant par ces mots : « que cette pierre rappelle Soho, aussi longtemps que verdissent les collines de Formose ». Alors à l'entrée du monument le gouverneur Sakumu fit attacher un écriteau, en 1913, portant ces mots : « Le flambeau en se consumant éclaire les autres ».

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

FORMOSA

- 1748 Histoire Générale des voyages. Tome VI. P. 56. Description des Isles de Pong-Hu et Tay-Wan ou Formose. Paris. Chez Didot, Quai des Augustins. A la Bible d'or.
- 1898 L'île de Formose. C. Imbault-Huart. Paris, Ernest Levaux.
- 1903 Formosa under the Dutch Described from comporary Records. London, Paul Kegan.
- 1907 A Contribution of the Cranology of the natives of Borneo, the Malays, the natives of Formosa and the Tébétans. Edinburg Trans, R. Soc. 1907
- 1909 The peoples of Formosa. Smithsonian. Misc Coll. n° 1860. U.S.A.
- 1923 Through Formosa : an account of Japans Island Colony. Owen Rutter. London Adelphie Terrace.
- 1950 Poor Little Rich Island. National Geographic Magazine. Washington D.C February.
- 1955 Bulletin of the Department of Archeology an Anthropology. National Taiwun (Formosa University). May 1955.
- 1956 Bulletin of the Institute of Ethnologie. Academia Sinica. Nankang Taipei-Tai-wan (Formosa).
- 1957 Formose : la Chine Flottante. Revue Science et Vie. Bull. nov. Paris.